Document generated on 07/12/2025 4:04 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Toi et moi

Isabelle Millaire

Number 95, Fall 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2854ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Millaire, I. (2008). Toi et moi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (95), 32–37.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Toi et moi
Isabelle Millaire

Ces yeux effrayés qui me fixent. Ce ventre énorme qui me devance.

Miroir, miroir, dis-moi, qui est cette femme enceinte ? Ce n'est pas moi, n'est-ce pas ?

Dans la cuisine où je m'aventure à petits pas, je reconnais pourtant le bruit régulier du percolateur. L'odeur du café bon marché. Les toasts brûlés. Le détecteur de fumée. Et Bernard.

Bernard laisse en plan la lecture du journal, se lève et m'invite à m'asseoir. Un jus d'orange m'attend.

Pas le temps de sourire : nausée. Je retourne précipitamment à la salle de bain.

Bernard rit. Tout ce qui concerne cette grossesse l'enchante. J'ai changé. « Pour le mieux », dit-il. Ce n'est pas le seul à le dire. Partout, on me félicite. Même de vagues connaissances au bureau se réjouissent pour moi. Je souris. Je fais semblant de partager leur joie. J'acquiesce à toutes les recommandations qui me sont faites, même aux farfelues. Dès que j'ai le dos tourné, j'oublie.

Ce petit être remuant, j'aimerais bien l'oublier aussi. Faire semblant d'avoir de l'intérêt pour sa personne puis tirer ma révérence bien bas en le laissant derrière. Mais il est là. Malgré moi. Grâce à moi. Il existe par moi. En moi.

Il est là sans y être. Je le sens, mais ne le vois pas. Non, c'est faux : je l'ai vu. Rarement. Brièvement. Sans vraiment le vouloir. Par obligation. Ne pouvant pas dire au médecin : « Non merci, cette petite chose qui remue ne m'intéresse pas. » Bernard croit que j'aurais préféré ne pas savoir le sexe du bébé. Il me promet que le prochain, on demandera au médecin « de garder ça secret ». Le prochain ? *Over my dead body, Honey !*

Depuis que Rémi — c'est Bernard qui a choisi — patauge dans mon ventre, Bernard me bombarde de questions. Il veut tout savoir de mes sensations. S'extasie à la description de chacune d'elles. Me dit quoi manger et à quelle fréquence. Prend des rendez-vous avec

des spécialistes en tout genre. Et il m'accompagne, toujours. Il m'a même amenée voir un pédopsychiatre… qui a été bien étonné quand il a compris que Rémi, notre fils, son patient donc, n'était encore qu'un embryon… Bernard est un adepte de la médecine chinoise, qui se veut préventive.

Je soupçonne Bernard de se réveiller parfois la nuit pour m'observer, s'assurer que je respire encore. Que mon ventre est toujours là. Il me surveille. Me tâte, me palpe avec délectation. Mais, hélas, il n'est pas le seul : parfois, sans même demander la permission, une main étrangère surgit sur mon ventre et le caresse. Je suis devenue un bien commun.

Mes goûts ont changé. J'ai maintenant des fringales. La dernière en lice : le jus d'orange. J'en ai siphonné trois cartons en une journée. Dans ces moments-là, Bernard s'exclame fièrement : « Ah, il sait ce qu'il veut, notre Rémi ! » Bernard a raison. Je ne suis plus maître de moi. *Il* décide. Présence abstraite qui se manifeste de façon directe. Il occupe toute la place, limite mes mouvements. Plus rien n'est pareil. Perte de repères.

Au boulot, on me traite comme une poupée de porcelaine. À la maison, *idem*. Je ne suis plus rien d'autre qu'un bibelot ventru. Immense. Titanesque.

Il a bougé. Il me comprime la vessie et me fait la démarche canarde. Je n'en peux plus. Débarrassez-m'en ! C'est fini. J'en veux plus. Je me suis trompée. Ça m'arrive souvent. D'habitude, je fuis. Mais là, c'est différent. Je ne peux pas. Il est là. J'ai merdé sans savoir. Je n'étais pas préparée. Ou trop. Ce n'est plus ça que je veux. Je le sais. Mais je ne peux plus reculer. Et je ne peux pas en parler. Personne ne comprendrait. Même pas Bernard. Surtout pas Bernard. Je suis seule. Même avec lui qui m'envahit, je suis seule. Être enceinte : renoncer à soi. C'est penser pour l'Autre. Et quand j'essaie d'en faire abstraction, Bernard me ramène à la réalité. Il est là, à causer inlassablement du petit. De ce junior que je vais pondre sous peu. Il est gentil, Bernard. Il fait de son mieux. Mais il veut trop participer à cette grossesse. « Nous sommes enceintes. » Il est trop attentionné. Tente trop de tout faire pour moi. Ça m'enrage : je ne suis pas handicapée, seulement trop grosse et trop fatiguée pour

faire tout avec aisance. J'étouffe mes reproches. Ravale ma rage. Je serre les dents. Il est beau, mon Bernard. J'ai besoin de lui. Alors, je le laisse faire. Je le laisse vivre à fond ma grossesse. Pardon : notre grossesse. Je lui aurai au moins donné ça. Amour : don de soi. Beau sacrifice : don d'un autre. J'aime cette image quasi immaculée de moi.

Je ne me reconnais plus. J'ai vraiment cru que je pourrais l'aimer ? que j'allais m'habituer ? me faire à l'idée ? Allons donc ! C'est mal me connaître ! Je n'ai jamais aimé la présence des enfants. Tout le monde me disait tout le temps : « Quand c'est les tiens, c'est pas pareil. » Non, en effet. C'est pire. Tu ne peux pas dire que tu ne les aimes pas, qu'ils te mettent mal à l'aise. On est obligés d'aimer ses enfants. Socialement, il est inacceptable de faire un enfant et de le regretter par la suite.

Mais ce n'est pas ma faute. On ne m'a pas vraiment demandé mon avis. Bernard m'a séduite. Mise enceinte. Mise en scène. Je l'ai laissé se jouer de moi.

Nous n'avons pas eu à attendre longtemps. Test positif. Aïe.

J'ai encaissé durement. Il s'est réjoui ferme.

Léger claquement de porte. J'émerge de la salle de bain. Bernard est parti travailler. La paix. Enfin. Rémi a bougé. Encore. Il ne fait que ça. Il m'épuise. Les mains sur le ventre, je pleure. Je crie. Lui seul m'entend. Il est là, toujours. Complice malgré lui. À cause de moi.

Maintenant, j'ai des responsabilités. Quel affreux mot ! Être responsable. Devoir. *Je dois.* Peu importe ce que je veux, moi, réellement. Ma voix ne compte pas. Ne compte plus. Plus maintenant. Il est trop tard. Il m'aurait fallu agir avant. Mais avant quoi ? Avant d'avoir conscience que je n'en voulais pas ? Impossible : comment aurais-je su ? Bernard était si emballé. Je me suis laissé entraîner. Mais ce n'était qu'un coup de tête. Un autre. Alors que j'ai cru qu'il s'agissait d'un coup de cœur. J'étais prête : Bernard me l'a dit. J'ai cru. Là, maintenant, je doute. Je me trompe souvent. Mauvais rêve. Je veux me réveiller. Regrets. Je suis prise au piège : il est là. Il pousse. Il me fait mal. Il veut être. Naître.

Je n'en peux plus. Je crie. Non : JE HURLE. Je griffe. Je veux mordre. M'enfuir.

Pas tout de suite ! Non, c'est trop tôt ! Je ne suis pas prête !

J'appelle Bernard au boulot. Je n'arrive pas à articuler. Je pleure. Je m'étrangle dans mes sanglots. D'une voix enjouée, il me dit qu'il s'en vient. Que tout ira bien. Il veut que je m'étende et que je l'attende. Mais je reste debout. Paniquée.

Il arrive rapidement. Souriant. Il tente de me rassurer. Il m'embrasse. Essuie mes larmes. Il rit. Jette pêle-mêle des vêtements et ma brosse à dents dans un sac de voyage. Il parle. Blablabla. Flot de paroles que je ne perçois que vaguement.

Je m'engouffre dans la voiture. Ne boucle pas ma ceinture. Bernard sifflote. J'ai envie de vomir. Je ferme les yeux.

Je hais les hôpitaux. Ça pue. Il y a trop de monde. Mon monde à moi, c'est Bernard. Les autres, c'est pour passer le temps.

Les blouses pastel auprès de moi s'activent. M'encouragent. Me conseillent.

Je m'en fous. Je veux que tout finisse le plus vite possible. Qu'on n'en parle plus.

Pousser ? Je ne peux pas. Je n'ai plus la force. Prenez ma place, s'il vous plaît !

Des bouts de prières me montent aux lèvres. « Délivrez-moi du mal. » De lui. *Go !*

AIDEZ-MOI.

Voilà, il est là. Je ne le vois pas mais je l'entends. Il souffre ? Il a froid ? Il a faim ? Il ne sait pas : il est petit.

On le dépose sur ma poitrine. Il continue à hurler. Je suis froide. Plate. Je ne l'apaise pas. J'ai peur : il est si petit. Plus fragile que moi. Il a besoin de moi. Non !

Je pleure. Je n'en veux pas. C'est une erreur. Vous ne comprenez pas ? Cachez-le, qu'il n'existe plus. Je n'en ai que faire ! Il est trop bruyant, trop petit, trop plissé. Il est laid.

Il n'est pas pour moi. Je ne saurai qu'en faire. Je ne veux pas qu'il me ressemble. Je ne veux pas penser à lui. Je ne veux pas qu'il m'attende. Je ne veux pas qu'il me rejette.

Je veux m'en aller. Disparaître. Nier. Retourner en arrière.

Rewind.

Je regarde Bernard. Il n'est pas comme moi. Il est ravi. Il a les yeux mouillés. Rémi se tortille sur mon sein. Il n'est pas bien. Une infirmière approche, me le retire. Ça y est : il ne pleure plus.

Bernard me prend la main. Me remercie. Avec effort, je souris. Je ne pourrai jamais lui dire. Je vais faire ce qu'il attend de moi. Faire « comme si »… et je vais me détester chaque jour un peu plus. Mais je garderai le sourire. Toujours. Pour lui.

Épuisée. Je m'endors.

Lorsque je reviens à moi, le défilé des parents et amis de Bernard a déjà commencé. Fleurs, toutous et chocolats abondent dans la chambre bonbon. Je referme les yeux. Je fais semblant de dormir. Je ne veux pas de félicitations. Les heures de visite sont enfin terminées. Bernard me quitte le dernier en me promettant de vite revenir. Il part. Je pleure.

Retour à la maison.

Mes seins sont secs. Impossible d'en extraire quoi que ce soit. Le biberon s'impose. Tant mieux. Bernard adore le nourrir. Si je n'étais pas moi, je serais sûrement attendrie de les voir tous les deux ainsi. Ça ferait sans doute une belle photo. J'aime la photographie. Mais photographier mon fils ne me tente pas. C'est sans intérêt.

Bernard a recommencé à travailler. Je lui ai dit qu'il pouvait prendre ce qui restait du congé parental. Il a refusé. Il a cru que je disais ça pour lui faire plaisir. Que je me sacrifiais par amour. S'il savait à quel point cette proposition était des plus égoïstes. Je m'ennuie. Je suis faite pour voir du monde, brasser des idées. Pas pour chanter des berceuses. Je fausse.

Un soir, comme tous les soirs, Bernard est allé coucher Rémi. Mais le lendemain matin, contrairement à tous les autres matins, lorsque Bernard est parti, Rémi ne s'était pas encore réveillé. J'ai fait la grasse matinée. Plaisir rarissime. Quand je me suis finalement levée, toujours pas de bruit. Sur la pointe des pieds, je me suis rendue au chevet de Rémi. Il était tout pâle, mon petit. Quelque chose de différent. Son petit ventre ne se gonflait pas. J'ai mis la main sur lui. Pas de réaction. Un peu de chaleur, mais pas de mouvement. Je l'ai sorti du berceau, l'ai porté au bout de mes bras

et j'ai tourné, tourné. Tourné jusqu'à ne plus marcher droit. Lorsque, immobile, j'ai approché son petit visage plissé du mien, toujours rien.

Mort subite du nourrisson.

Je n'ai pas appelé Bernard tout de suite. Je me suis assise avec Rémi. Je l'ai regardé longuement. Vilain petit canard devenu cygne.

Quand Bernard est arrivé, je berçais le cadavre de notre fils. Il s'est effondré à mes pieds. Tremblant et suffocant. Les ambulanciers sont arrivés. Choc post-traumatisme. Repos.

J'ai tout arrangé. L'enterrement a été intime. Comme à l'accouchement, beaucoup de fleurs. Mais pas de félicitations ni de chocolat.

Bernard est allé pleurer et se reposer chez ses parents. Ensuite, retour au boulot pour lui. Retour à la vie pour moi.

J'ai toujours pensé que j'étais responsable de la mort de Rémi. La froideur d'une mère n'est-elle pas l'une des pires souffrances ? Insupportable. Invivable. Il a fui. Je le comprends. Et le remercie.

Je n'ai jamais pu avoir d'autres enfants. Bernard est resté. Malgré tout. Il parle maintenant d'adoption. Le processus est long, paraît-il. Très long, j'espère.